

N° 810

~ DIMANCHE 9 JUIN 1912 ~

Prix : 15°

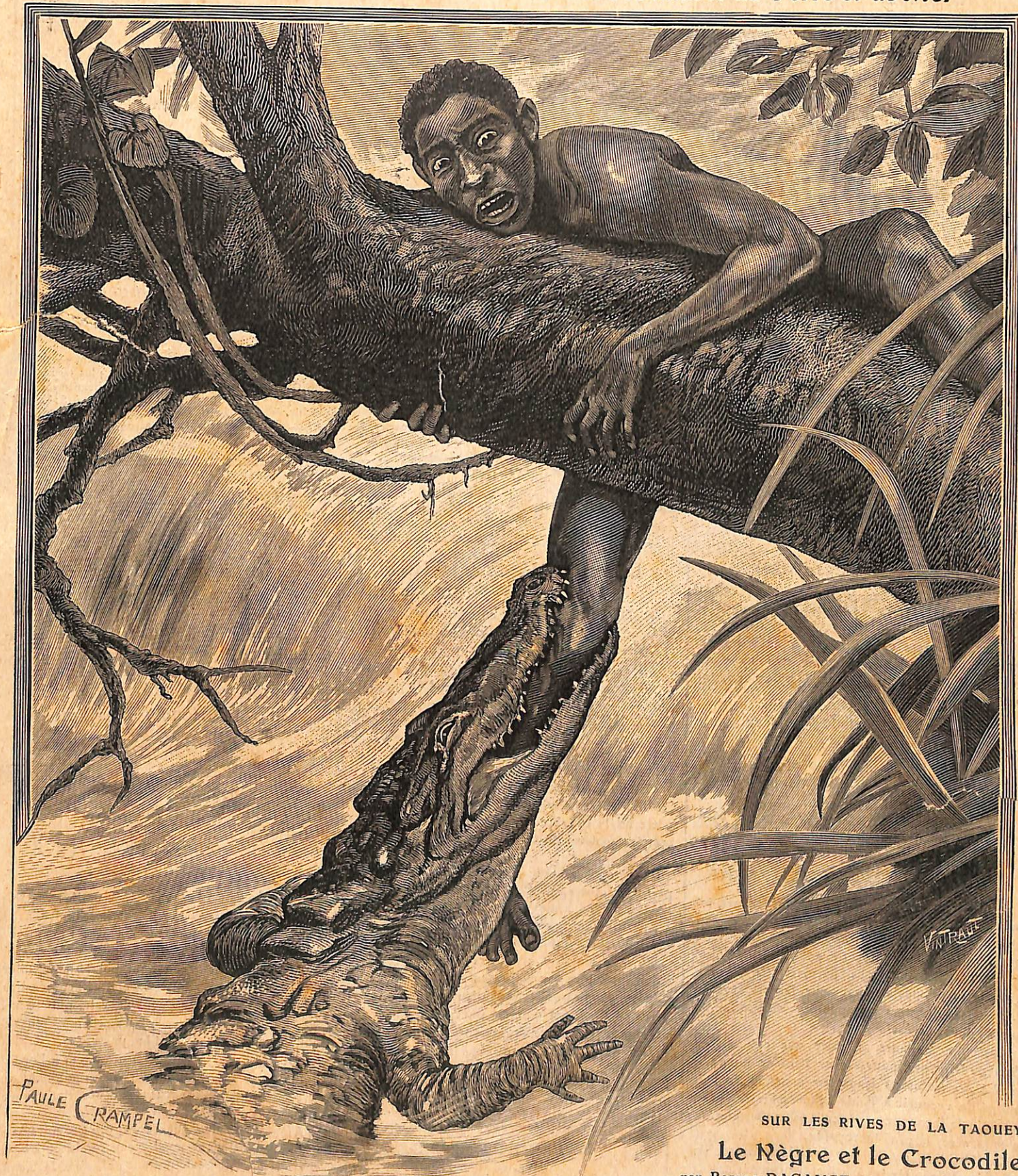
Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2°)



et des Aventures de Terre et de Mer



SUR LES RIVES DE LA TAOUEY

Le Nègre et le Crocodile

par ROBERT DAGANCE

« Laisse-moi m'en aller, disait le nègre au saurien, j'irai te chercher la plus grasse de mes femmes. » Mais n'ajoutant pas foi en cette promesse alléchante, le vorace animal n'en tirait que plus fort sur la jambe du malheureux.

N° 810.
(Deuxième série.)

Le Numéro contient LA VIE D'AVENTURES Supplément Mensuel
dans lequel paraît un Récit Complet Inédit L'Explosion du Cuirassé "Délivrance" Prime Gratuite offerte
à tous les Lecteurs

par le Colonel ROYET

N° 1822
de la collection.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Étranger... 3 fr.

SIX MOIS

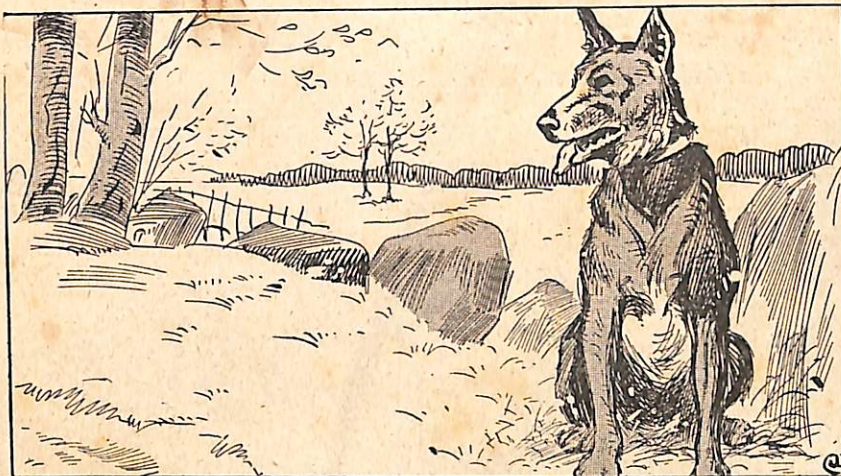
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Étranger... 6 fr.

UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Étranger... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. En cas de réabonnement prière d'en faire mention ou mieux de joindre la dernière bande d'envoi du journal.

NOTRE CONCOURS DE JUIN



Les Chiens de défense

DEUXIÈME QUESTION

MARCHE A SUIVRE

Les concurrents étant plus nombreux que l'avaient prévu les organisateurs, la malheureuse bête que voilà se trouve sans abri.

Un de nos amis nous fait remarquer, en souriant malicieusement, que tout chien peut sans le secours de personne en faire très facilement un. Comment s'y prendra-t-il ? A nos lecteurs de le découvrir.

Ce concours comporte cinq questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 8 juillet. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les bons de concours publiés en bas de la dernière page des numéros 809 à 813, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. — Les solutions de ce concours seront publiées le 11 août.

Prime à nos Abonnés

Tout nouvel abonnement partant du 15 juin donnera droit à notre superbe prime gratuite :

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum clair, concis, propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

Sachons nous débrouiller. La vie au grand air. Comment on campe. Sachons nous défendre. Pour aller aux Colonies. Pour être fort. Pour utiliser sa force. Savoir se diriger, etc., etc.

NOS PROCHAINS RÉCITS

DANS HUIT JOURS

Une saisissante composition en couleurs de DUTRIAC ouvrira notre prochain numéro dans lequel nous commencerons pour la plus vive satisfaction de nos lecteurs, un

Grand Roman de Mystère

L'Ame du Docteur Kips

par
MAURICE CHAMPAGNE

On n'a pas oublié le succès que trouva ici même, voici quelques années, un autre récit du même auteur, *Les Reclus de la Mer* dont l'étrangeté et le palpitant intérêt firent sensation.

L'œuvre nouvelle que Maurice CHAMPAGNE vient d'écrire spécialement pour les lecteurs du *Journal des Voyages* est appelée à remporter un aussi grand succès.

C'est une affolante aventure que celle de ce docteur Kips qui, pour sauver l'enfant d'un ami tombé aux mains de dangereux ennemis, se voit obligé de recourir à l'aide d'un fakir indou et emploie la façon de voyager la plus nouvelle, la plus bizarre, la plus incroyable.

On le suivra pas à pas dans son incroyable odyssée et l'on frémissa à la lecture des péripéties retracées par le journal de route de cet énigmatique voyageur.

Pleines de vie et véritablement angoissantes, les remarquables illustrations que DUTRIAC a faites pour ce curieux et captivant roman en augmenteront encore tout le dramatique et tourbillonnant intérêt.

DANS QUINZE JOURS

Le *Journal des Voyages* commencera un récit africain sur l'une des tribus les plus intéressantes et les moins connues de la Haute-Guinée :

Les TOMAS Sauvages de Haute Brousse

par
AUGUSTE TERRIER

Cette description a été faite d'après un rapport du lieutenant d'infanterie coloniale BOUET par notre fidèle collaborateur Auguste TERRIER, secrétaire général du Comité de l'« Afrique française ».

L'Afrique possède encore bien des régions presque mystérieuses et celle-ci a été très peu étudiée. Nos armes l'ont pacifiée, non sans de cruels combats que notre collaborateur a su évoquer avec son enthousiasme habituel.

Nos lecteurs y retrouveront le charme des pages africaines que le *Journal des Voyages* a prodiguées dans sa collection à mesure que nos explorateurs et nos officiers ont promené sur les pays nouveaux notre drapeau victorieux.

Une grande carte et de très belles photographies ajoutant encore à l'intérêt de ce récit, feront mieux connaître ce coin perdu de la brousse africaine.

TITRES ET TABLES

Les titres, tables et couvertures du 1^{er} semestre de 1912 (tome 31 de la deuxième série du *Journal des Voyages*) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20, en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 146, rue Montmartre, Paris.

DANS UN MOIS

Dans un superbe numéro en tête duquel paraîtra une dramatique page en couleurs due au pinceau de DAMBLANS, nous commencerons le mois prochain la publication d'un

Grand Roman Maritime

Les Survivants de la "Diana"

par
WILLIAM WESTAL

Traduit de l'anglais par d'ELSEE et illustré par le crayon de DAMBLANS, ce dramatique récit d'aventures, fertile en émouvants incidents, captivera tous nos lecteurs.

Passionnante au plus haut point, la première partie se déroulera entre le ciel et l'eau, à bord d'un bâtiment envahi par les rats, puis par la peste qui ne tarde pas à faire chaque jour de nouvelles victimes parmi les passagers.

Bientôt deux hommes seuls restent à bord de l'épave et rien ne saurait être plus poignant que le récit des heures vécues par ces deux survivants dans un désespérant tête-à-tête.

Alors qu'ils viennent d'échapper par miracle au fléau, un document mystérieux les lance à la recherche des fameux galions de Tom le Toqué. Jetés sur une terre inconnue, ils découvrent la race la plus étrange qu'on puisse voir et mêlés aux extraordinaires aventures de ce peuple sans pareil, ils se trouvent jouer dans ses destinées le rôle le plus inattendu. D'une saisissante originalité et d'un intérêt sans cesse croissant, ce roman passionnera tous nos lecteurs.

Sur les rives de la Taouey

LE NÈGRE ET LE CROCODILE

La Taouey est certainement une rivière unique parmi tous les cours d'eau de la côte occidentale d'Afrique. Pendant six mois de l'année, de juillet à décembre, elle court tumultueusement du Sénégal au lac de Guié; puis, de janvier à fin juin, accomplissant en sens inverse le trajet déjà parcouru, elle s'en revient nonchalamment, comme à regret, rendre au large fleuve les eaux qu'elle lui doit.

Or, par une lumineuse matinée d'octobre, suivis de nos boys et de deux chiens, nous longeons les bords de la Taouey. Quoiqu'il fût à peine huit heures on ressentait dans l'atmosphère cette tension électrique, particulière aux fins d'hivernage des pays tropicaux, qui est si pénible à supporter.

Aussi pour échapper à l'énervement qui nous gagnait, avions-nous, depuis un instant, quitté la pirogue dans laquelle nous étions montés à pointe d'aube. Nous approchions déjà du but de notre excursion.

On nous avait signalé dans cette région un passage d'aigrettes, — gibier fort recherché pour ses précieuses parures, — dont nous espérons bien rapporter quelques trophées en France.

Avec cette manie enragée qu'ont les indigènes de couper systématiquement les arbres, l'ombrage était rare. Quelques rhoniers desséchés, ressemblant à de gigantesques plumoux aux manches fichés en terre, de rares baobabs aux branches tordues et courtes ne suffisaient pas à nous abriter des rayons de ce muflle de Phébus, comme disait Descourcys.

Mais le moment est peut-être venu de présenter les trois coloniaux qui, le fusil en bandoulière, le corps ceinturé de cartouches, déambulaient ainsi dans ce décor africain.

D'abord le plus âgé, le docteur Emerey, médecin-major, gros et court, portant en éventail une barbe grisonnante, le visage brûlé, tanné, hâlé; un dur-à-cuire et aussi un savant modeste qui avait bourlingué sur toutes les mers et exercé sur tous les continents; le type du vrai broussard, d'une jovialité un peu bourrué, parlant avec cela un savoureux sabir qu'il relevait de son accent toulousain dans un formidable creux de basse.

L'autre, un Parisien, Gaston Descourcys, administrateur de première classe, ancien élève de l'Ecole coloniale, trente-cinq ans à peine. Par sa beauté et sa structure anatomique il aurait pu rivaliser avec l'Apollon classique. Il avait fait toute sa carrière en Afrique et était considéré comme l'un des meilleurs fonctionnaires de l'A. O. F., quoique certaines aventures lui eussent un peu nui. Au demeurant, le plus sympathique et le meilleur des camarades.

Enfin le dernier, l'auteur de ces lignes, capitaine d'artillerie coloniale.

Tous les trois nous faisons partie d'une mission récemment débarquée à Richard-Toll pour étudier les moyens d'utiliser la Taouey à l'irrigation des terrains où l'administration, avec une louable persévérance, s'ingénie à faire pousser un coton réfractaire.

Depuis un instant nous apercevions devant nous, sur la gauche, le village noir où nous devions établir nos quartiers. On distinguait nettement, entre deux bouquets de tamarins, la tapade qui l'entourait, d'où émergeaient les toits coniques des cases.

De sa voix résonnante comme un gong, le docteur nous racontait une curieuse opération faite récemment sur un Toucouleur à l'hôpital de Gorée. Il se passionnait, précisait des détails quand, tout à coup, les hurlements de douleur et les appels désespérés d'un noir nous firent sursauter d'effroi.

Les cris partaient de la rive, à cinquante mètres de nous tout au plus. Mais il était impossible de distinguer quoi que ce fût, la vue étant masquée par une brousse d'acacias épineux et de figuiers de Barbarie entremêlés de lianes de toute sorte.

Que se passait-il?

D'un bond nous fûmes à l'endroit où un être humain clamait sa détresse.

Ce que nous vîmes nous glaça de terreur : c'était un noir aux prises avec un crocodile.

L'homme, couché à plat ventre sur un tronc d'arbre qu'il entourait de ses bras, avait une jambe pendante que le reptile, aux trois quarts enfoncé dans l'eau, tenait dans sa formidable mâchoire!

Le spectacle était épouvantable!

La figure de l'indigène, que nous apercevions entre d'énormes touffes de krindala et de garab, tournait au gris terreux — ce qui est la manière des nègres de blémir.

« Baïman, disait-il à son agresseur en cherchant à se dégager, *diasik baïman*! »

Mais le reptile ne l'entendait pas de la sorte et il tirait en arrière pour emporter sa proie au fond de l'eau.

En quelques mots rapides, Descourcys, qui parlait admirablement le volof, encouragea l'indigène à la résistance pendant que nous aviserions aux moyens de lui porter secours.

Nos fusils ne pouvaient guère nous servir avec nos cartouches destinées aux aigrettes. En outre, de la façon dont nous étions placés, nous aurions eu plus de chance d'atteindre le nègre que le caïman qu'il fallait frapper au cou, là où il y a dans ses écailles solution de continuité.

Pourtant, dans la pensée d'apeurer l'animal nous tirâmes ensemble les six coups de nos hammerless. Les détonations roulèrent comme un fracas de tonnerre, faisant s'envoler une nuée de mange-mil et accourir nos boys effarés.

« Samba, criai-je à mon ordonnance en employant le langage « petit-nègre », toi y a chercher vite fusil dans pirogue. »

Je venais de me rappeler que j'avais apporté une carabine à répétition pour parer à toute surprise et que je l'avais laissée dans l'em-

barcation avec nos cantines. Samba courut héler les rameurs.

Nos décharges, nos cris, les aboiements des chiens et les projectiles de toute nature que les boys lançaient dans sa direction, avaient fini par impressionner le crocodile.

Peut-être aussi était-il fatigué. Enfin, pour une cause ou l'autre, il restait immobile depuis près d'une demi-minute, toujours sans lâcher sa victime.

C'est alors que se plaça dans cette tragédie une scène dont nous ne pûmes nous empêcher de rire malgré notre angoisse.

C'était le nègre qui, reprenant haleine lui aussi, la tête tournée en arrière, adressait un discours au caïman. Et quel discours!

« Ecoute, lui disait-il en son idiome, lâche-moi, j'irai prendre une de mes femmes et je te la donnerai; si tu veux les deux je te les apporterai : elles sont plus grasses que moi et meilleures à manger; laisse-moi pour aller te les chercher... »

Mais, pour toute réponse, l'enragé *diasik* recommença à tirer de plus belle sur la jambe du malheureux, paraissant cette fois disposé à en finir.

A ce moment apparut la pirogue, le patron à la barre et les laptots courbés sur leurs rames nageant à toute vitesse. Samba, auprès d'eux, tenait triomphalement sa carabine.

Le crocodile, devenu furieux, fouettait l'air et l'eau de formidables coups de queue pour se garer des ennemis dont il se sentait entouré; il était aussi excité par le sang qui coulait dans sa gueule et le mettait en appétit.

De son côté le nègre, les muscles tendus comme des amarres, réalisait un suprême effort pour échapper, quitte à laisser sa jambe dans l'aventure. Mais on sentait bien que le saurien ne voulait pas se contenter d'un aussi maigre morceau et qu'il lui fallait l'homme dans son entier.

Cette lutte suprême était affreuse à contempler.

Tout à coup, on vit Samba se jeter de la pirogue dans la rivière en tenant haut son arme. Il s'engagea dans une sorte de petit chenal sinueux formé entre les hautes herbes et disparut à nos regards pendant quelques secondes qui nous parurent interminables. Puis nous le vîmes reparaitre, ayant de l'eau jusqu'aux hanches, et s'approcher du tronc de l'arbre auquel le noir se cramponnait.

Nous redoutions que Samba ne fût victime à son tour de quelque autre mauvaise bête, lorsque nous l'aperçûmes qui sautait sur l'arbre couché dans la rivière. Il se campa à cheval. Là, le corps penché sur la droite, il épaula la carabine et visa lentement.

Le coup partit.

Lui succédant aussitôt, la voix joyeuse de mon ordonnance s'éleva :

« Mon capitaine, y a bon ! »

La balle avait frappé en plein l'œil du monstre, seul point vulnérable qu'il offrit au tir de Samba, et l'avait foudroyé.

Il était temps.

On vit sa tête s'enfoncer un peu plus dans l'eau, sans pourtant que ses redoutables crocs se desserrassent.

Il fallut tout un travail pour lui ouvrir la gueule. Ce furent les laptots et nos ordon-

nances qui se chargèrent de ce soin. Ils durent aussi accomplir de prodigieux efforts pour remonter le blessé sur la berge. Cela n'alla pas sans gémissements de sa part.

En voyant sa blessure nous comprîmes ce qu'il devait souffrir ! Les chairs déchiquetées mettaient à nu une partie du tibia, la rotule et un peu du fémur. Sur cette jambe lacérée, le caïman avait laissé presque tout entière l'empreinte de ses soixante-huit dents !

Emercy, qui avait envoyé chercher sa trousse dans la pirogue et s'était fait apporter une grande calèche d'eau, lava la plaie et fit un pansement sommaire, après quoi le blessé fut placé sur un brancard et on s'achemina vers le village où il avait sa demeure.

Déjà des négrillons qui avaient assisté à la fin de la triste aventure étaient allés en porter la nouvelle, et toute la gent noire de la petite agglomération accourait en hâte.

Aux cris aigus qu'elles poussaient en agitant leurs bras et en déchirant leurs boubous, on pouvait facilement reconnaître les deux femmes de la victime du caïman. Elles étaient certainement loin de se douter que leur époux les avait si généreusement offertes à sa place à son glouton agresseur. Il n'y aurait, certes, rien perdu, car elles paraissaient grasses et dodues à point...

Quand le cortège se fut un peu éloigné je dis au docteur en parlant de l'infortuné nègre :

« Vous allez, n'est-ce pas, lui couper la jambe, mais il n'en est pas moins fichu ? »

— Détrompez-vous, je ne vais rien lui couper du tout et dans six semaines le bougre sera sur ses deux pattes.

« Vous ne connaissez pas la force de résistance des noirs quand ils sont sains comme celui-là et avec quelle rapidité se cautérisent leurs blessures, »

C'était fort juste, ainsi que je pus m'en convaincre par la suite. Deux mois après, en effet, j'eus l'occasion de revenir dans le village, où je trouvai notre homme debout, s'appuyant sur une béquille de sa confection.

Je restai ébahi du miracle.

Ce miracle était dû, en grande partie, aux soins du bon médecin-major, qui avait tenu à établir la supériorité de la science des « Toubabs » sur les prières des marabouts et l'empirisme des guérisseurs noirs...

Après avoir échangé quelques mots dans mon mauvais ouolof avec le convalescent je dis à Samba qui m'accompagnait :

« Demande-lui si le crocodile l'avait lâché quand il l'en suppliait, s'il lui aurait donné ses femmes à sa place. »

La demande traduite, l'homme se mit à rire sans répondre.

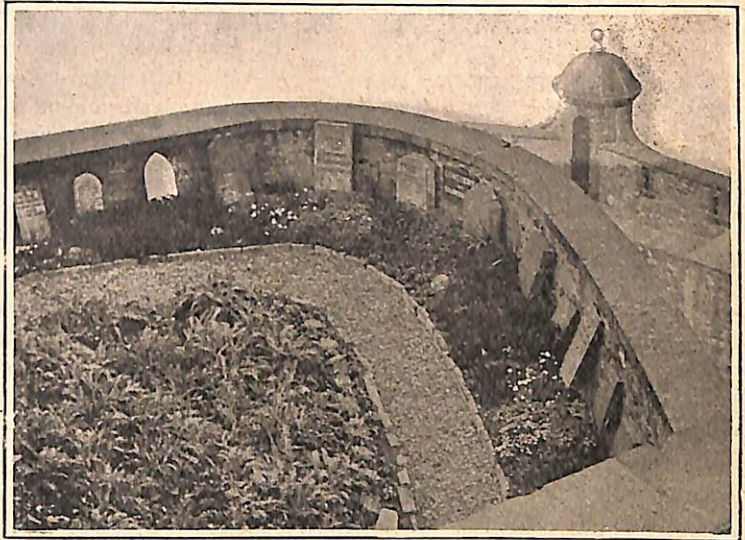
Malgré mon insistance il ne voulut pas se prononcer. Mais mon impression fut que ce diable-là eût tenu sa promesse.

ROBERT DAGANCE.

Une Institution anglaise

Le Champ de Repos des « Favoris Régimentaires »

DEPUIS que nos soldats ne passent plus que deux ans sous les drapeaux, le « chien du régiment » a disparu de notre pays, mais, en Angleterre, où l'on voit en-



Chaque tombe est surmontée d'une plaque de marbre, où les visiteurs peuvent lire des épitaphes touchantes.

A Londres même, vous ne verrez jamais défilier un régiment qui ne soit pas précédé par son chien, que tiennent en laisse deux gradés. Dans certains cas, le chien est remplacé par d'autres animaux : boucs, gazelles, ours, etc.

Sa vie durant, la mascotte est traitée avec tous les égards dus à son rang, mais ils ne cessent pas avec la mort, comme on pourrait le supposer. Chaque régiment est fier de son *dogs's graveyard*, cimetière à chiens, où les restes mortels du favori sont déposés pieusement. Puis, les troupiers se cotisent pour payer l'érection d'un

monument, d'une plaque de marbre dont les inscriptions rappelleront perpétuellement les qualités et les exploits du défunt !

Le champ de repos est entretenu avec soin.

CHRISTIAN BOREL.



Une délégation de la garde royale écossaise chargée de rendre les derniers devoirs au « favori régimentaire » s'en acquitte pieusement.

core de simples soldats qui en sont à leur second ou à leur troisième congé, cette institution militaire est restée vivante.

Le favori régimentaire, pour traduire ici l'expression consacrée, a gardé toute sa vogue.



LES PÂTES ALIMENTAIRES AUX INDES

A l'aide d'une machine primitive, ces deux femmes hindoues fabriquent du macaroni à tour de bras.



Un Progrès dû à la civilisation



Les Pâtes alimentaires

aux Indes

Le travail de ces deux fabricantes de macaroni paraîtrait banal si cette photographie avait été prise en Sicile ou en Calabre. Prise aux Indes, elle nous apporte un grave avertissement.

C'est que ce pays, qui exporte encore actuellement d'énormes quantités de blé, s'habitue à manger du pain et autres produits similaires. Comme sa population s'accroît, celle-ci finira, dans un temps plus ou moins long, par absorber la plus grande partie de sa production de blé.

Si nous songeons que les États-Unis et l'Argentine, dont la population augmente rapidement, diminuent d'année en année leur exportation de blé, nous arrivons à cette constatation que l'Europe devra tôt ou tard se contenter de sa propre production.

La France doit donc à ses destinées d'encourager l'agriculture nationale puisqu'elle est appelée, dans un temps rapproché, à se suffire à elle-même.

V. F.

DU HAVRE AU PAYS DES BONIS

Les Aventures

de "Propre-à-Rien"

par

Jules LERMINA

PREMIÈRE PARTIE

La Révélation.

Chapitre VI

Chez la Mère Poitou.

(Suite.)

DES grosses larmes coulaient sur sa barbe grisonnante.

Jacques se taisait : quel étrange hasard mettait en face l'un de l'autre ces deux êtres que l'idée fixe du bain hantait douloureusement ?... L'un avait là-bas son fils, l'autre — Jacques — pensait aux souffrances de son père.

« Dis-moi, petit, pleurait le vieux matelot, dis-moi pourquoi tu me parles de Cayenne ? »

Jacques eut une hésitation. Devait-il livrer son secret à cet inconnu ? Pourtant, un instinct intime lui disait de parler. Cet homme pleurait, il était sincère... Une idée vague naissait en l'esprit de Jacques...

« Dites-moi d'abord, voulez-vous, pourquoi votre fils a été envoyé là-bas ?... »

— Est-ce que je sais au juste, moi ?... C'était avec une bande de chenapans... on était entré dans une maison pour la mettre à sac... Sait-on ce qu'on fait après une bombance !... Il y a eu des coups... les couteaux ont joué et aussi les revolvers... On a tué !... Et mon petit a été accusé d'assassinat... Il a toujours dit que ce n'était pas lui... mais y avait des témoins... on l'a reconnu... Et les juges n'ont pas voulu le croire... Il a été condamné à mort... mais comme il était trop jeune... il a été commué, les travaux forcés à perpétuité... Et mon pauvre cher petit gars... tout ce que j'aime au monde, tout ce qui me reste, a été jeté là-bas, où il souffre, où il crie depuis dix ans... pendant que moi, son père, désespéré, je passe mon temps à boire comme une brute !... ah ! oui, comme une brute ! »

Jacques l'écoutait attentivement. Chez cet homme que l'eau-de-vie avait démolie, il lui semblait reconnaître des signes d'énergie engourdie, mais peut-être réveillable...

et une certaine idée, encore mal définie, germait en lui :

« Vous voudriez revoir votre fils ? demanda-t-il, »

— Ah ! si je le voudrais !... je donnerais dix ans de ma vie pour l'embrasser encore une fois !... et je me tuerais après ! »

Mais, s'interrompant tout à coup :

« C'est pas tout ça... mais, mon petit gars, tu ne m'as pas répondu... pourquoi, toi aussi, parlais-tu de Cayenne ?... »

Une voix parla, sur le seuil de la porte :

« C'est bien simple, dit Jacques. Je suis ouvrier menuisier, chez M. Vatard... »

— Ah oui, je connais... un homme qui ne m'est jamais revenu, malgré son argent. Continue... »

— Eh bien, voilà... hier soir, j'ai fait un petit peu la noce avec des camarades. Je ne sais pas ce qu'ils m'ont fait boire... j'ai pas l'habitude... alors, en les quittant, je me suis perdu... Je ne sais pas au juste ce qui m'est arrivé... mais je crois que j'ai été attaqué par des rôdeurs... »

— Y a toujours des fripouilles qui font de mauvais coups la nuit... »

— Bref, on m'a attaqué... on m'a volé... et à demi assommé, c'est alors que les camarades m'ont rencontré... Et puis je ne sais plus grand-chose, sinon que je comprends que vous m'avez donné l'hospitalité... dont je vous remercie de tout mon cœur... »

— C'est pas grand-chose, va, mon gars ! Voyons, montre-moi ta poitrine... c'est là qu'on t'a cogné, et dur... Bon !... ça ne sera rien ! Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? »

— Dame, si vous le permettez, attendre ici jusqu'à six heures... et alors retourner à l'atelier... »

— Si je le permets !... il est cinq heures... juste le temps de vous faire cuire une bonne soupe... papa la Sardine en prendra sa part, pas vrai ? »

— Dame, ça n'est pas de refus, dit le matelot de sa voix rauque ; ça fait faim au réveil ! »

— Et puis, à six heures, ouste tous les deux !... Si vous voulez me revoir, le père la Sardine connaît bien le chemin... et toi, mon petit, tu trouveras toujours ici un bon accueil.

— Vous êtes une bonne et brave femme ! » fit Jacques en la prenant par la tête et en l'embrassant.

Elle lui rendit en riant

deux bons baisers sur les joues :

« Toi, mon petit, tu m'as l'air d'être un cajoleur !... »

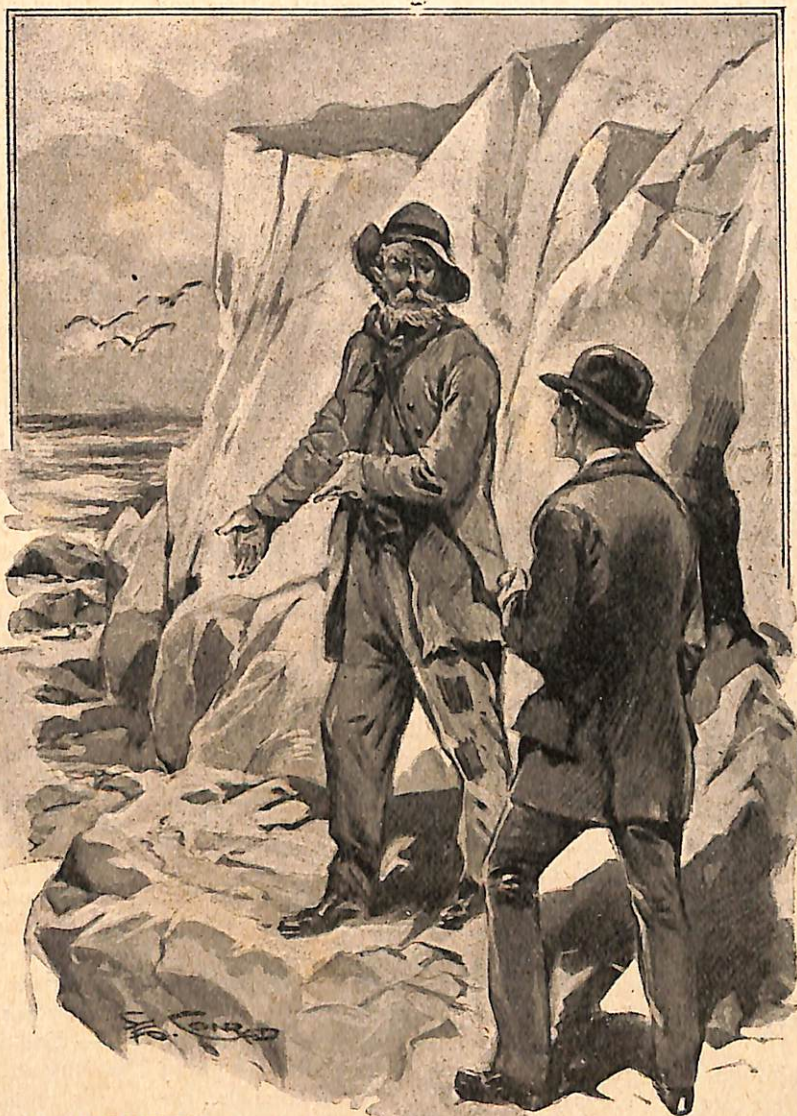
— Mais si vous voulez, maman Poitou, dit la Sardine, je vous embrasserais bien itou... »

— Veux-tu bien te taire, vieux singe !... bonjour, je vais faire la soupe... »

Chapitre VII

Où Jacques débauche La Sardine.

Jacques n'était pas retourné à l'atelier Vatard. Pour rien au monde, il ne serait rentré dans cette maison qui, plus que jamais, instinctivement, lui faisait horreur.



LES AVENTURES

DE « PROPRE-A-RIEN »

Le vieux marin l'engagea dans un sentier qui descendait le long de la falaise.

(P. 24, col. 2.)

« Eh bien ! c'est comme ça qu'on bavarde ! » fit la mère Poitou, apparaissant tout à coup. Ça va donc mieux ? »

Elle arriva vivement.

« Et toi, père la Sardine, t'es donc dégrisé ! Vrai, il n'est pas trop tôt !... et tu fais la causette avec le jeune homme... voyons, parlons peu et parlons bien !... Vous, mon petit, d'où venez-vous ? qui êtes-vous ? Comment diable étiez-vous tombé aux patates de mes garnements de matelots ?... »

Jacques regarda la Sardine, qui pour lui s'appelait Lambremer, et tous deux échangèrent un coup d'œil... ils s'engageaient mutuellement à la discrétion.

Et puis, ce n'était pas la peine de s'entendre encore appeler Propre-à-rien !

Quand il était sorti à six heures et demie du matin du débit de la mère Poitou, la Sardine lui avait demandé :

« Où que tu vas, p'tit gars?... »

— Moi... sais pas !... nulle part.

— T'as pas de maison?... »

— Je n'en ai plus !...

Le vieux marin avait réfléchi.

« T'as de l'argent? »

— Pas un sou...

— Diable !... moi, je ne suis guère en fonds... deux, trois francs, pas le Pérou... dis-moi, quoi qu'tu comptes faire?... »

— Très sincèrement, je n'en sais rien.

— Te demande pas tes secrets... pourtant, depuis que t'as parlé de Cayenne, j'ai comme un pépin pour toi... Tu sais, tu me rappelles mon Georges !... mon pauvre petit !... alors, comme t'es dans la purée, j'voudrais faire quelque chose pour toi... mais quoi? quoi? »

Jacques écoutait : cette voix rauque lui semblait d'une douceur infinie... Il songeait que jamais il n'avait trouvé quelqu'un pour causer amicalement.

« Dites donc, l'ami, fit-il résolument, est-ce que vous en avez une, de maison? »

Lambremer éclata d'un gros rire.

« J'te crois ! un château... un trou dans la falaise, où que j'ai fait une porte en toile à voile... »

— N'empêche que vous êtes chez vous? »

— Tant que messieurs de la douane ne s'y opposeront pas... car tu comprends bien que je ne suis pas propriétaire... »

— N'importe... dans votre trou, votre château... est-ce qu'il y a place pour deux? »

— Pour trois, pour dix !... ça a une toute petite entrée... mais ça s'élargit, on dirait un salon de sous-préfecture... »

— Alors... puisque vous cherchez à me rendre service, voilà le moyen... donnez-moi l'hospitalité... »

— Quoi ! tu veux, mon p'tit, loger dans ma cambuse?... Tu sais, ça n'est pas reluisant... »

— Qu'est-ce que cela me fait ! que je puisse m'y étendre et dormir, c'est tout ce qu'il me faut... et puis, être tranquille, réfléchir... réfléchir, surtout !...

— Oh ! pour tranquille, tu le seras !... on causera quand tu voudras, pas plus !

— Ce n'est pas pour bien longtemps que je vous demande cela... deux jours, trois peut-être.

— Tant que tu voudras, mon gars !...

— Mais j'y pense... je vous ai dit que je n'avais pas d'argent... vous n'en avez guère. Comment vivrons-nous à deux quand vous n'en avez pas pour un?... »

— Bah ! je vis tout de même... on s'arrangera... le père la Sardine a ses trucs... Je t'en prie, mon gars ! ne te dédis pas... tu ne sais pas le plaisir que tu me fais... »

« Eh bien, dit Jacques, montrez-moi le chemin... C'est moi qui vous remercie de m'accorder ce que je vous demande... »

Ils montèrent vers la Hève : le vieux ma-

rin s'engagea dans un sentier de chèvres qui descendait le long de la falaise. C'était difficile, mais si la Sardine avait de longue date le pied sûr, Jacques ne se laissait pas distancer, sa souplesse compensant son inexpérience.

« C'est là ! » dit Lambremer.

Il s'engagea sur une sorte de palier qui surplombait la grève de quelque trente mètres.

« Regarde pas en bas, petit, droit devant toi et tiens-toi bien... »

Ainsi, ils atteignirent une étroite fissure dans laquelle on ne pouvait pénétrer que de biais, en s'amincissant autant que possible. Et ils se trouvèrent dans une sorte de cave assez spacieuse.

C'est le logis de Lambremer : il l'avait conquis sur les oiseaux de mer qui y nichaient naguère et qu'il avait expulsés.

On n'y voyait pas très clair, la lumière n'entrant que par la fissure en question et heureusement aussi par un trou pratiqué au-dessus et qui faisait office de lucarne.

« Voilà le palais, dit le marin en riant. Il n'y a que les douaniers ou les contrebandiers qui songeraient à se hasarder par ici ; mais ils me fichent bien la paix... Tu vois le mobilier : une paille de varech, un broc qu'on va remplir dehors, à une source qui coule du champ d'au-dessus... et puis des petits agréments, une table que j'ai fabriquée moi-même. Ça n'est pas du luxe, mais on est chez soi... »

— Oui, chez soi ! répéta Jacques. Ça doit être bon !...

— Et puis, tu sais... il y a la grande, amie... tiens, viens ici et regarde... »

De son bras étendu, il montrait par l'ouverture la mer si vaste, infinie, qui semblait aller jusqu'au bout du monde.

« C'est elle, l'amie !... Quand je suis seul, c'est avec elle que je cause... et elle me dit de si belles choses !... Le malheur, c'est qu'elle est souvent triste... elle se plaint... on dirait qu'elle pleure... et ça me rappelle trop ma Jeanne... et le petit. »

Jacques s'était avancé sur le rebord qui formait comme un balcon.

« C'est beau, dit-il d'une voix grave, parce que c'est vivant... on dirait un grand corps qui ondule et qui a son langage... Dites-moi, je vous prie... là-bas, là-bas, tout au bout de l'étendue, qu'est-ce qu'il y a?... »

— Ce qu'il y a... eh ! de l'eau, et encore de l'eau... et puis des terres, l'Angleterre d'abord... »

— Encore plus loin !...

— L'Amérique... »

Jacques eut encore le désir de parler, de questionner : mais, sans doute, une réflexion l'arrêta.

« Ah ! fit-il, je me sens très fatigué... vous permettez que je dorme encore un peu? »

— Té ! Comme si on n'était pas libre de faire ce qu'on veut... prends la paille, petit, et roupille à ton aise... »

— Mais, vous-même, vous avez si peu dormi... »

— Oh ! moi ! je suis un vieux dur à cuire, j'en ai vu bien d'autres... et puis, c'est drôle,

je me sens tout ragaillardi... on dirait qu'il s'est passé dans ma vie quelque chose de bon... j'sais pas trop quoi, par exemple !... Dors à ton aise, petit. Moi, je m'en vais au port... »

— Vous me quittez?... »

— T'as pas peur, que je suppose... »

— Oh ! non !... mais... j'ai besoin de causer avec vous... »

— Ça sera pour ce soir... il faut que je m'occupe d'abord... suffit ! je m'entends !... Allons ! repose-toi... Moi aussi, quand j'reviendrai, j'aurai à te parler... »

Jacques se sentait épuisé. Son sang bourdonnait dans sa tête...

Lambremer partit. Jacques s'étendit sur le dos, ses deux mains sous sa nuque, et s'endormit profondément. Combien de temps? Quand il ouvrit les yeux, le soleil était déjà bas vers l'horizon... Jacques se leva et alla à l'ouverture.

Là, comme ébloui, il resta immobile, aspirant à longs traits l'effluve salé, exquis... Un bateau passa, à longue distance, avec son panache de fumée. Le gars lui sourit et, se cambrant, il sembla vouloir que son regard s'étendit plus loin, encore plus loin... Il oubliait tout, ou du moins les idées surgissaient dans son cerveau sans que sa volonté prit part à leur évocation.

Ce très loin, qu'il ne voyait pas, il l'imaginait... ces pays qu'il ignorait, il les créait dans sa pensée... l'Angleterre, l'Amérique...

« Monsieur est servi ! » cria tout à coup quelqu'un auprès de lui.

Cela avait éclaté comme un pétard, en plein milieu de ses méditations.

La Sardine se dressait, la face épanouie, tenant à bout de bras un filet dans lequel apparaissaient des formes vagues de vic-tuailles :

« C'est vous ! fit Jacques. Qu'est-ce que vous apportez là? »

— De quoi boulotter, parbleu !... Ah ça, est-ce que tu n'as pas faim, petit? Tu ne vas pas me faire c't'affront-là !

— Mais je ne dis pas cela, repartit Jacques, riant malgré lui. C'est vrai que je n'y pensais pas...

— Entrons dans le château et mettons le couvert... Ouste !... »

Ils rentrèrent dans la grotte. Précieusement, Lambremer avait déposé son fardeau sur le sol, puis, tout joyeux, clignant de l'œil, se dandinant, il avait tiré un saucisson, une forte portion de jambon, une tête de mort, fromage de Hollande, et finalement deux bouteilles de vin blanc...

Puis, il se recula, se campa sur ses jambes arquées, disant :

« C'est-y chouette, hein, petit !... »

— Mais vous n'aviez pas d'argent?... »

— Ça, c'est mon affaire... j'ai dégotté un trésor... et puis, ça ne te regarde pas... »

Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il avait trouvé un vrai chopin, un bateau à décharger, et qu'il avait travaillé cinq heures comme trois hommes à lui tout seul...

Ils s'installèrent, chacun ayant son couteau de poche.

Jacques éprouvait une sensation de joie infinie : non par gourmandise, certes, mais

c'était la première fois dans sa vie qu'il trouvait en face de lui un être qu'il sentait naïf, bon, sincère... et qui lui inspirait une réelle confiance.

Jacques buvait peu : La Sardine avait fini la première bouteille.

Tout à coup, posant son verre sur la table : « Petit, fit-il, empêche-moi de boire; je veux avoir la tête nette, parce que j'ai à causer avec toi... »

Jacques prit la bouteille pleine et la mit à terre derrière lui :

« Voilà qui est fait... je vous écoute... »

— Mais si je voulais prendre la bouteille?

— Je vous prierais de ne pas le faire, voilà tout... et comme vous m'avez dit que je vous rappelle votre fils, je suis sûr que vous m'obéiriez...

— Tonnerre de sort! cria Lambremer en lançant un coup de poing sur la table, ce que tu parles bien, moutard... Je ne suis qu'une vieille bête, mais, si tu voulais, tu ferais de moi quelque chose de propre...

— Je ne demande pas mieux, répliqua Jacques en souriant. Je tâcherai... Mais voyons, qu'avez-vous à me dire?...

— Voilà, mon petit, tu m'as parlé de Cayenne, ça me turlupine... et je voudrais savoir pourquoi... Moi, je te l'ai dit, franchement, j'ai mon fils au bagne.

— Et moi, dit gravement Jacques, j'ai mon père au bagne!...

— Ton père!

— Oui! et le jeune homme releva la tête d'un air de défi.

— Ton père! s'exclama le marin. Et pourquoi?

— Il a été condamné pour assassinat, compliqué de vol...

— Ah diable! quoi? un coup de colère...

— Mon père était innocent... »

Le gars avait prononcé ces mots d'un ton hardi, presque solennel.

« Ah! pauvre homme! et en es-tu sûr? »

— Sûr, oui!... Tout dément mon idée; j'ai lu le procès, le verdict, tout le monde l'a jugé coupable... moi, et moi seul, je dis, je sens, je crie que mon pauvre père est innocent... »

(A suivre.)

— JULES LERMINA.

LA SUPERSTITION CHEZ LES NAVIGATEURS

Les Esprits du vent

De tous les temps et en tous les pays, les peuples ont prétendu que l'air, les eaux, la surface et les entrailles de la terre étaient peuplés d'êtres invisibles, de divinités ou d'esprits aux noms divers. Les souffles terrestres ou marins sont dans ce cas. En France, nous en avons la preuve dans les croyances de nos matelots bretons, qui « sifflent le vent ».

Cette superstition est l'héritage des vieux Northmans qui nous l'ont apportée du septentrion. Un des rois de Norvège, qui écrivit sur l'histoire et les légendes de son pays, a raconté qu'un de ses prédécesseurs, Eric, était dans les meilleurs termes avec les esprits du vent qui faisaient gonfler les voiles du côté où il tournait son chapeau.

En Finlande, on trouve encore des sorciers pour vendre le « bon vent », aux matelots sur le point d'entreprendre un voyage. Contre une légère obole, le marin reçoit une corde à trois nœuds. Défaire le premier permet d'obtenir un vent léger; avec le second la brise est plus forte; enfin le troisième nœud procure un vent violent.

Naturellement, dans l'antiquité, on adressait des sacrifices à Éole et Borée pour se les rendre favorables. Hérodote y a fait allusion au sujet de la fameuse rencontre de la flotte grecque contre celle de Xerxès. Mais, sans remonter aussi loin, contentons-nous de rappeler ce qui se passe encore de nos jours en différents points de la terre.

Les vents d'orage sont les plus redoutés en raison des dommages qu'ils peuvent causer. La croyance populaire prétend qu'on peut blesser et même tuer les esprits qui les animent au moyen d'instruments pointus. C'est ainsi que, dans les landes bretonnes, on lance contre le vent d'orage, c'est-à-dire dans la direction d'où il souffle, des fourches, des faux et surtout des fourchettes. En Bavière, en Bohême et dans le Tyrol, on se contente de jeter un couteau, et les anciens racontent avoir entendu

dire autrefois que souvent ces couteaux devenaient rouges de sang, puis disparaissaient.

Chez les Esquimaux, on rencontre dans chaque hutte, près de l'idole familiale, un instrument bizarre : c'est un fouet d'algues marines, avec lequel les habitants des régions polaires fustigent le mauvais esprit qui déchaîne la tempête. Dans l'Alaska, une brise inquiétante a pour conséquence une opération magique. Un grand feu est allumé et le plus ancien du village invite les esprits du vent à venir s'y réchauffer. Dès qu'il les suppose tous réunis, l'incantateur renverse sur le feu une outre d'eau pendant que les assistants tirent des flèches pour blesser les mauvais génies qui se sont laissés prendre au piège.

Passons à l'île de Vancouver. Dans la capitale, à Victoria, il existe un endroit sacré appelé « La Batterie ». Là, se trouvent un grand nombre de grosses pierres représentant toutes un vent. Les indigènes obtiennent, paraît-il, le vent qu'ils désirent en remuant ou en frappant, au milieu de chants évocateurs, la pierre qui le personnifie. Cette coutume se rencontre également en d'autres contrées.

La superstition concernant les esprits du vent est naturellement exploitée par des sorciers spéciaux. Nous allons, pour en donner une idée, dire comment opèrent les « Faiseurs de vents » de Macibiag, petite île située entre l'Australie et la Nouvelle-Guinée. Pour commencer, le prêtre s'enduit le corps de rouge par devant et de noir par derrière. La cérémonie a lieu à marée basse. Le sorcier va accrocher des branchages à un récif afin que, à la marée montante, ces bouts de bois se dirigent vers des directions voulues, ce qui s'obtient par la différence de longueur des brindilles. Ceci est pour obtenir le vent désiré. Quand il s'agit de le faire cesser, le sorcier se contente de décrocher les branchages et, après les avoir séchés, les fait brûler; la fumée dégagée met fin au vent qui soufflait.

— RENÉ BOISMONT.

Les Amazones Bouriates

Voyages périlleux en Transbaïkalie

Les Bouriates sont l'un des peuples les plus pittoresques de la Sibérie. Ils vivent sur les rives de cet immense lac Baïkal, qui reçoit, dans ses eaux d'une pureté merveilleuse, le Sélinga et cent soixante torrents.

Les Bouriates sont aussi montagnards, car, pour les besoins du commerce, ils ont à traverser fréquemment les hautes et redoutables montagnes qui séparent le territoire d'Irkoutsk, de la province du Transbaïkal, ou Daourie russe.

Dans ces voyages souvent périlleux et terribles, les Bouriates sont généralement accompagnés de leurs femmes. Pour traverser les gorges des montagnes abruptes et glacées, les hommes marchent à pied, tirant par la bride leurs chevaux qui sont chargés de toutes les marchandises que les Bouriates veulent vendre ou qu'ils viennent d'acheter.

Les femmes, au contraire, montent à cheval. Elles se tiennent sur leurs bêtes, non à la manière des amazones occidentales, mais à califourchon, comme un cavalier masculin. Elles sont vraiment intrépides sur ces chevaux à demi sauvages, qui grimpent plutôt qu'ils ne marchent dans les sentiers escarpés de ces montagnes inhospitalières.

Si le Bouriate est en costume de voyage et s'avance tout armé, l'amazone bouriате a constamment l'air de se rendre à une fête. Elle porte toujours ses habits d'apparat. Son vaste bonnet de fourrure ressemble à la fois à un casque et à une tiare, et, en bas, il est encadré de verroterie, quelquefois même d'or et de pierres précieuses.

Au-dessus de ses pantalons qui lui descendent jusqu'aux pieds, elle porte une longue robe de bure, qui est repliée sur elle, quand la Bouriате est à cheval.

Une ceinture, tantôt de laine, tantôt de soie, entoure la taille de l'amazone et laisse pendre des franges épaisses ou de larges glands. Par-dessus, la Bouriате porte une sorte de courte dalmatique qui ne descend pas tout à fait jusqu'à la taille!

Le cheval est assez élégamment et commodément caparaçonné; il a, comme selle, une riche couverture ou une superbe peau d'ours.

Un même convoi bouriате comporte plusieurs amazones; elles marchent généralement en tête de file; mais, lorsque la caravane arrive dans des parages où il faut craindre des attaques de la part des bandits mongols ou mandchoux, ce sont des hommes armés qui s'avancent en précédant les femmes.

Vers le soir, qui, en été, arrive très tard dans ces contrées boréales où les nuits, de mai à juillet, ne durent que quatre ou cinq heures, la caravane s'arrête sur quelque plateau et prend ses dispositions en vue d'y préparer son repas et de s'y reposer jusqu'au retour de l'aurore.

Les amazones, qui sont restées peut-être dix ou douze heures sur leurs rudes coursiers, descendent de leurs bêtes que les hommes attachent près des tentes. Alors les femmes bouriates abandonnent leur riche costume et préparent, avec les hommes, le repas du soir pour toute la troupe.

Cependant la femme du chef de la caravane ne s'occupe pas de cette besogne; elle est en



LES AMAZONES BOURIATES

Dans ces voyages périlleux, les hommes marchent à pied, tirant par la bride leurs courageux petits chevaux chargés de marchandises. Les femmes, en amazones consommées, prennent les devants, se fiant à leurs montures qui grimpent plutôt qu'elles ne marchent, dans les pentes escarpées longeant des précipices insondables.

quelque sorte la reine de cette petite tribu mobile; elle préside aux préparatifs et garde sa longue robe et son casque de fourrure.

Parfois, l'heure du danger arrive aussi pour les amazones bouriates. A peine la nuit est-elle tombée, qu'il faut craindre les surprises des bandits mandchoux, tounghouses ou mongols. Si la caravane est en nombre, les brigands sont bientôt repoussés. Mais si la bande des mal-fauteurs est plus grande que celle des voyageurs paisibles, alors c'est la déroute et le massacre. Les amazones, pour échapper à une mort cruelle et pour ne pas tomber aux mains des vainqueurs, s'élancent sur leurs chevaux et prennent la fuite, dans la montagne obscure, le long des sentiers abrupts. Elles rebroussement chemin du côté par où la caravane était venue, car elles ont le souvenir encore récent des particularités difficiles de leur voyage.

Le plus souvent, hélas! dans cette fuite effarée, le cheval, malgré la sûreté de son pied, butte, glisse et roule au fond d'un précipice. L'amazone bouriate savait qu'elle allait à la mort, mais elle préférerait périr, écrasée dans un gouffre, avec sa noble bête, que tomber entre les mains féroces des brigands.

Parfois, les amazones restent près des Bouriates sur le champ du combat, et elles prennent part à la lutte.

Jadis, quand Yermak avec ses Cosaques conquît la Sibérie, il rencontra des escadrons d'amazones bouriates qui se battirent comme de vrais soldats. Aujourd'hui la femme bouriate est moins belliqueuse.

✿ ANDRÉ CHARMELIN.

LES SECRETS DE L'HISTOIRE

Disparitions et Impostures célèbres

Jean Orth est-il mort ou bien encore en vie? C'est là un problème historique qui passionne bien des gens par ses côtés romanesques et aventureux.

On sait les faits : l'archiduc d'Autriche Jean Salvator, écœuré par des intrigues de cour, renonça à tous ses droits à la couronne, à son nom même, pour prendre celui de Jean Orth et épouser une actrice viennoise, Fraulein Stubler, qu'il aimait éperdument.

Le couple partit, en 1890, à bord d'un navire, la *Margaret*, frété par Jean Orth, et, pendant quelque temps, on en eut, de-ci de-là, des nouvelles.

Puis, plus rien...

La *Margaret* fit naufrage, et il fut permis de supposer que les jeunes mariés avaient péri avec tout l'équipage.

Il y a quelques temps, plusieurs personnes, dont le témoignage est absolument digne de foi, assurent avoir rencontré sur un territoire contesté — que le Chili et la République Argentine se disputent — un mystérieux étranger, dont on ne saurait discuter la haute extraction, d'une remarquable culture intellectuelle, et dont les traits, bien que vieilliss, rappellent ceux de l'archiduc d'une manière frappante.

Pour ces témoins, il n'y a pas de doute possible : le mystérieux inconnu, qui s'occupe d'élevages de chevaux et de bétail dans les ranchs qu'il possède, n'est autre que Jean Orth, écoulant là ses jours, complètement retiré du monde, mort parmi les vivants.

D'autres témoins assurent aussi l'avoir aperçu — par hasard — à Londres, à Paris, à Vienne même, disparaissant toujours quand il se sentait reconnu, ou sur le point de l'être.

C'est le prince-fantôme...

Résoudra-t-on jamais cette énigme? Il est permis d'en douter, et il en sera probablement de cette disparition comme de celle de l'explorateur Andrée, parti il y a quelques années, en ballon, à la découverte du pôle.

Ici, un problème historique. Là, une énigme de la science...

Les disparitions de souverains ou de personnalités considérables ont des exemples célèbres dans les annales de l'histoire.

Mais, souvent, les bruits vagues circulant à ce sujet ont tenté des imposteurs qui ont su s'en servir pour prendre les lieux et places des disparus, en se faisant passer pour eux.

L'empereur d'Allemagne Henri V s'était, on le sait, retiré de la société des hommes, pour faire pénitence dans un monastère.

Ayant ainsi abandonné le pouvoir, il finit par mourir dans un hôpital, à Utrecht.

Cette disparition volontaire du souverain fut la cause de l'imposture d'un certain inconnu qui, venu de Suisse quelques années après, chercha à se faire reconnaître pour Henri V.

Il parvint même à réunir assez de partisans pour livrer des combats importants, mais il fut finalement battu et fait prisonnier.

On le rasa et, pour le restant de ses jours, il fut enfermé dans une abbaye de l'ordre de Cluny.

Olaüs, fils de Marguerite, reine de Danemark, de Suède et de Norvège, — celle qu'on appelait la Sémiramis du Nord — ayant disparu assez mystérieusement, le bruit de sa mort s'accrédita.

La souveraine, toutefois, ayant intérêt à cacher son décès — véritable ou imaginaire — laissa courir le bruit que son fils était toujours en vie, dans l'exil où elle l'avait envoyé dans une lointaine contrée.

Fort de cette rumeur, un aventurier en profita pour se donner pour Olaüs, fils de la reine.

Il trouva bien vite des partisans, mais on parvint à s'emparer bientôt de sa personne et à lui faire avouer son imposture.

Il fut condamné à être brûlé vif et dûment exécuté.

Quand le roi d'Aragon Alfonso le Batailleur eut perdu contre les Maures le combat de Fraga, son cadavre ne put être retrouvé sur le champ de bataille.

Le bruit courut alors qu'accablé de douleurs, il était parvenu à se sauver, gagnant éventuellement Jérusalem où il allait implorer la miséricorde divine.

Vingt-huit ans, le roi d'Aragon demeura ainsi disparu.

Puis, un homme survint, assurant qu'il n'était autre qu'Alfonso le Batailleur. Il avait miraculeusement échappé aux coups des infidèles et, parvenu à Jérusalem, avait livré de sanglants combats aux Sarrasins.

Il avait déjà pu réunir des troupes assez nombreuses autour de lui, quand, arrêté à Saragosse, il expia publiquement son imposture sur le bûcher.

La revendication de Naundorf au nom de Bourbon, comme n'étant autre que le dauphin de France Louis XVII, échappé de la prison du Temple, est trop près de nous pour que nos lecteurs n'en aient pas gardé le souvenir.

L'adolescent qu'on trouva mort auprès de son gardien, le cordonnier Simon, était-il bien l'enfant royal ou bien son geôlier s'était-il laissé acheter, favorisant la fuite du dauphin en le remplaçant par un être chétif et malade voué à une mort prochaine?

C'est là un mystère, qu'on n'a jamais pu éclaircir encore.

Naundorf formulait-il de justes revendica-

tions ou n'était-il qu'un imposteur, nul ne le sait.

Mais il est un fait certain : c'est que sa ressemblance avec les Bourbons était frappante, et il en était de même de sa fille qui se faisait appeler la princesse Thérèse.

Les Naundorf parvinrent-ils à convaincre de leurs droits la cour des Pays-Bas? Il faut le supposer, puisqu'une pension leur fut allouée sur la cassette royale, pension qui fut même continuée jusqu'à sa mort à la « princesse Thérèse de Bourbon ».

A cette longue liste, d'imposteurs célèbres nés dans l'imagination d'aventuriers, de disparitions ou de bruits de mort qu'on assurait être controuvés, il faut encore ajouter le cas de ce fils de cabaretier de Leicester, qui se fit accepter par un grand nombre de partisans comme étant le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II.

Fait prisonnier pour s'être rendu coupable de rébellion, il fut jugé et exécuté sous le règne de Jacques II.

Longtemps, la rumeur publique assura que le duc de Monmouth, au dernier moment, avait été sauvé, et qu'un criminel de droit commun avait été exécuté à sa place.

Cette célèbre imposture a fourni à Eugène Sue le thème de son intéressant roman, *La Morne au Diable*.

Tout ceci nous éloigne bien de l'archiduc Jean Salvator, alias Jean Orth, mais il était curieux de voir quelles conséquences ont pu avoir dans l'histoire certaines disparitions ou morts mystérieuses.

✿ CORNIL BART.

COUTUMES D'OUessant

Les Croix des « Perdus en mer »

Il existe à Ouessant, au pays de la peur, une vieille et fort curieuse coutume touchant la mémoire des marins disparus, que l'on ne retrouve pas ailleurs.

Quand un homme a péri sans qu'on puisse lui assurer le repos en terre sainte, ses parents portent à l'église une petite croix de cire longue de quinze à vingt centimètres. Le prêtre la bénit, l'enferme dans un coffret spécial, comme dans une urne funéraire, et place la boîte de bois près de la statue de saint Joseph. C'est la croix de *Pro Ella* qui est censée représenter l'esprit du mort.

Pendant quatre ou cinq ans, ces symboles de cire s'accumulent dans le coffret. Ils sont assez nombreux, car malheureusement, les marins d'Ouessant que la mer emporte à tout jamais ne sont pas rares. Au bout de ce temps a lieu une mission religieuse dont une journée entière est spécialement consacrée aux « Pérés en mer ».

L'église est drapée de noir et après un *requiem* on transporte en procession le coffret funéraire au cimetière. Les croix sont alors déposées dans un caveau spécial dont la plaque de marbre porte l'épithète suivante :

Ici, nous déposons les croix de Pro Ella en mémoire de nos marins qui meurent loin de leur pays dans les guerres, les maladies et les naufrages.

Et souvent, quand le terrible vent du large ne couche pas trop sur les tombes les troènes maigres du cimetière désolé, on peut voir une femme à genoux, comme écrasée sous le lourd ciel gris, prier, devant la fosse anonyme et vide, pour celui qu'elle pleure dans le secret de son cœur.

✿ TIERRICK D'YS.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)
ooo

CHAPITRE XVIII

A L'ASSAUT DE LA ZAOUÏA (Suite.)

DERRIÈRE eux, deux détonations se succèdent à court intervalle; c'est Brulard qui s'est débarrassé de deux adversaires trop pressants. Un troisième, un des gardiens de la poterne, s'approche, brandissant un sabre recourbé; la terrible baïonnette lui troue la poitrine et le jette pantelant sur les corps agités de soubresauts convulsifs.

La place est nette : le sergent profite de cet instant de répit pour recharger son magasin et se poster sur la dernière marche.

Cependant, Chouchane a déposé le capitaine sur la banquette; il prend des mains d'Ourida un petit couteau avec lequel il tranche les liens qui attachent étroitement l'officier et essaie vainement de le dresser sur ses jambes : mais la blessure s'est rouverte, et Frisch, trop affaibli par son martyre d'une semaine, s'affaisse en poussant un long gémissement.

Le nègre le saisit à bras le corps et le porte hâtivement derrière le petit parapet qui coupe le chemin de ronde; là, du moins, l'officier sera à l'abri des projectiles.

Ourida s'accroupit auprès du blessé et Chouchane lui-même s'arrête songeur...

Il pense à la corde qu'il a laissée près de la poterne, accrochée au mur par son grappin...

S'il pouvait la ravoïr ! Il y attacherait Ourida et le capitaine et les déposerait successivement à l'extérieur, au pied de la muraille... Ce serait le salut, peut-être !

Tout à sa conception, il ne réfléchit pas que la petite plate-forme à laquelle aboutit « le chemin des Mouflons » cesse, à quelques mètres à peine, à droite comme à gauche... Partout ailleurs, le mur d'enceinte est prolongé verticalement par la paroi du précipice.

Le nègre enfourche la crête du parapet; il se couche, penché autant que possible du côté du ravin, et progresse dans la direction de la poterne...

Il va l'atteindre, lorsqu'un phénomène érange le cloue sur place... Une sorte d'étoile filante, étonnamment lumineuse, décrit une courbe au-dessus du ravin; tout s'éclaire, tous les détails de l'escarpement s'illuminent. Voici, vers la droite, le ruisseau et la végétation qui couvre les abords de la source; voici, sortant des ténèbres, les grandes ailes blanches des oiseaux merveilles !...

Puis, sans transition, dans un retour

offensif « l'ombre dévore la lumière ».

Chouchane, ignorant l'existence et les manifestations des cartouches éclairantes, n'est pas loin de croire à un « mouâjiza », un miracle; mais il ne perd pas la notion des réalités urgentes : il reprend son attitude et son allure de lézard et met enfin la main sur la précieuse corde. Il dégage le crochet et tire à lui; quelle est cette résistance?... Sous l'effet d'une forte secousse, tout l'appareil de sauvetage lui échappe et un Arabe l'emporte en courant !...

Chouchane a perdu l'équilibre; mais, lesté comme un chat, il est tombé sur ses pieds tout près du malheureux Sénégalais tué tout à l'heure et qui serre encore son fusil dans ses mains crispées. Il s'empare de l'arme, bondit vers l'escalier, éventrant au passage un noir qui le menace, et rejoint ses maîtres.

Frisch s'est mis sur un genou; Chouchane lui tend le fusil : mieux que lui le capitaine saura en faire usage, car si, d'instinct, l'indigène connaît l'emploi de la baïonnette, il ignore tout du chargement et de l'utilisation du magasin...

La vue du lebel a galvanisé Frisch...

Ourida se nomme d'une voix douce, presque inconsciente du danger qui croît à chaque minute :

— C'est moi, Ourida... Tu te souviens, Sidi ?

Comment la jeune fille est-elle là ? Quels événements ont déchaîné la foule hurlante qui remplit la cour ?

L'officier ne cherche point de réponse à ces questions qui se posent malgré lui... Résigné à mourir, il n'y a qu'un instant, il est maintenant résolu à se défendre, à défendre l'enfant aimante qui est venue partager son sort.

— Oui, répond-il simplement, petite Ourida, je te reconnais.

Et redressant son buste, il envoie un premier coup de fusil au milieu de la masse qui s'agite confusément dans la cour.

A ce moment, Brulard, qui a quitté son poste et suivi Chouchane, saisit l'officier par le bras; il l'entraîne :

— Ne tirez plus; tâchons de gagner l'autre face.

C'est la seule solution pratique : atteindre la partie de l'enceinte opposée au précipice, et, de là, sauter à l'extérieur, peut-être sur une des terrasses du village qui s'élève sous les murs de la zaouïa...

Le parapet qui les a abrités dissimule leur fuite... Ourida voudrait que Frisch s'appuyât sur elle; mais le couloir, trop étroit, ne peut donner passage qu'à une seule personne, et c'est par un effort surhumain que, domptant sa souffrance, l'officier parvient à suivre ses compagnons...

Brulard marche en tête.

Soudain il s'arrête, mâchonnant un juron... Ils n'auront pas été loin ! Le chemin de ronde est interrompu par une construction un peu plus élevée que les autres et il ne reprend que de l'autre côté.

La terrasse du bâtiment qui fait obstacle est, à vrai dire, au niveau du rempart.

On pourrait s'y hisser, mais ce serait

s'exposer à la vue et aux coups des furieux qui, après le premier moment de surprise, — ils ont cru à l'attaque d'une colonne française, — ont découvert le cadavre de leur chef redouté !...

Des torches s'allument, des hurlements de vengeance retentissent...

Sur le point d'être forcés dans leur dernier asile, les fugitifs n'ont qu'une ressource, celle de sauter là où ils sont...

Brulard cherche un endroit favorable, quand une seconde fusée raie la nuit de sa parabole éclatante; à cette lueur passagère, le sergent reconnaît qu'au pied de la muraille... c'est encore le vide immédiat, sans la plus étroite corniche...

A ses pieds se creuse le ravin de la source, il est masqué, de distance en distance, par les rameaux feuillus que les arbres et les arbustes, poussés dans les interstices de la roche, étendent horizontalement au-dessus de l'abîme.

Sauter serait donc se précipiter de plus de cent mètres de hauteur...

Traqués, « hallali », les malheureux vont être découverts et l'unique pensée qui traverse le cerveau ébranlé de Frisch, à l'aspect de la horde de démons qui s'agite au-dessous de lui est de ne pas tomber vivant entre pareilles mains !

CHAPITRE XIX

AÉROPLANES DANS LA NUIT

— Tu t'es donc souvenue de ton ami d'Ouanyanga, petite Ourida ?

— Je ne t'ai jamais oublié; tu es dans mon cœur à côté de mon père.

— J'ai reçu ta carta, au camp. Merci, « Aïcha » !

— Pourquoi, alors, n'es-tu pas parti de suite ?

— Il était trop tard.

— « Mektoub Rebbi » ! C'était écrit chez Dieu !

— Ce qui va nous arriver est écrit aussi ! Pourquoi es-tu venue ?

— Parce que le caïd Hellal est à Kara; que sa malédiction est suspendue sur ma tête, et que je veux obtenir son pardon... Et puis, j'aurais voulu te sauver...

— Je te savais vaillante : mais, je t'en prie, ne reste pas ici; montre-toi; nomme-toi... tous ces hommes connaissent ton père, ils t'épargneront...

— Ce qui est écrit est écrit ! Je ne t'abandonnerai pas.

Ce bref colloque s'échange entre la fille du caïd et le capitaine Frisch derrière le petit mur qui leur offre un abri précaire.

L'officier, élevant son âme à la hauteur des circonstances tragiques, domine l'atroce souffrance que lui occasionnent ses blessures.

Il a recouvré toute sa lucidité, tout son calme, assuré désormais de ne pas subir une mort ignominieuse, de n'être pas déshonoré tout vivant par le bourreau chinois...

Il est parvenu à manœuvrer d'une seule main son fusil, en maintenant fortement la crosse sous son coude droit, le canon reposant sur le parapet; c'est, également, en

donnant un point d'appui à son arme qu'il a pu épauler et tirer déjà, malgré la paralysie de son bras gauche...

Il périra, sans doute, mais en combattant, et, à cette mort du soldat, il y est depuis longtemps préparé ; il l'accueillera avec sérénité.

Et puis... le renégat ne l'a-t-il pas précédé dans la tombe ?

Et Frisch, revoyant le cadavre que Chouchane a enjambé pour franchir la porte du cachot, éprouve un véritable soulagement à la pensée qu'il ne laissera pas derrière lui, debout et agissante, cette haine si dangereuse pour son pays.

Son regard attendri se reporte sur Ourida : il ne doit pas accepter le sacrifice de l'héroïque enfant, et il insiste :

— Descends, petite Ourida ; crie-leur que tu es la fille du caïd Hellal ; ils te...

Une tête vient d'apparaître au-dessus du mur, entre les deux montants d'une échelle ; elle disparaît, trouée par une balle, et le corps tombe sur le pavé de la cour avec un bruit mat.

Brulard applaudit :

— Bravo ! mon capitaine, défendez la terrasse droit devant nous ; moi, je veille sur le couloir. Tenez, voici deux paquets de cartouches... Toi, Chouchane, ouvre-les ; tu passeras les cartouches au capitaine une à une... Ah ! nous en salerons quelques-uns avant de...

A son tour, le sous-officier épaula vivement et fit feu...

Des hurlements de rage lui répondent.

Les assaillants, privés par la tyrannie, l'autocratie de Cheikh el Qaçi, de toute initiative, sont déconcertés de ne pas recevoir d'ordres ; leur foule houleuse hésite, elle se demande ce qui se passe dans ce coin de rempart où l'ennemi a pris pied... Y a-t-il là quelques hommes seulement, ou la tête d'une colonne d'assaut ?

Beaucoup sont accourus sans armes, croyant à un accident ou à un incendie ; ceux-là refluent vers la porte...

Auprès du cadavre du Cheikh el Qaçi, entouré de ses lieutenants consternés, des femmes se pressent qui remplissent l'air de leurs imprécations, tandis que des pleureuses hachent de stridents « tzhaghhit » le chœur des lamentations.

Enfin, après quelques minutes de désarroi, d'affolement, les Snoussia, fixés sur le petit nombre de leurs adversaires et leur position exacte, prononcent leur attaque. Des échelles se dressent et se couvrent de

guerriers ; mais, au fur et à mesure qu'un homme apparaît, il se renverse foudroyé sur ses compagnons et les entraîne dans sa chute.

Il faut changer de tactique : une centaine d'énergumènes montent sur la terrasse opposée au refuge des Roumis, longent la galerie qui borde le rempart et parviennent à la construction qui a coupé la retraite aux fugitifs.

Le petit bâtiment seul sépare les victimes

torches fumeuses n'éclairent que les assaillants.

Pourtant, les Snoussia, postés sur la terrasse la plus élevée, s'aperçoivent bien vite qu'ils sont exposés, seulement, à des coups de feu directs.

Frisch, en effet, obligé d'appuyer son arme, ne peut tirer ni à droite, ni à gauche. Cette constatation faite, les assaillants vont se précipiter dans le couloir...

Mais ils s'arrêtent subitement ; un roulement sonore s'est fait entendre dans la direction du ravin...

Il paraît s'éloigner, puis, bientôt, se rapproche, s'enfle et monte comme un grondement de tonnerre au-dessus de la forteresse.

— L'oiseau ! le grand oiseau ! s'écrie Ourida.

On ne le voit pas encore ; mais on le devine, caché par le rempart, et la jeune fille qui, pendant les trois jours qu'elle a passés à bord de l'*Africain* s'est familiarisée avec le chant de l'hélice, en a reconnu de suite les modulations : elle les percevait au milieu du plus effroyable vacarme.

Un jet de lumière éblouissant tombe du ciel, découpant dans la nuit une nappe de clarté ; il illumine le toit plat sur lequel une soixantaine de bandits se sont déjà hissés ; ensuite, il balaye la cour, faisant surgir de l'ombre une masse épaisse d'ennemis, et, enfin, il revient se poser sur la terrasse.

— Attention ! dit Frisch en attirant Ourida dans l'encoignure de la muraille.

Brulard a saisi ; la lumière du phare ne précède que de quelques secondes le feu de la mitrailleuse. Il pousse Chouchane et tous quatre se blottissent dans l'angle obscur que n'atteignent pas les rayons du phare de l'*Africain*, et que n'atteindront pas non plus les balles qui vont pleuvoir.

Heureuse inspiration !

A peine le petit groupe est-il en sûreté qu'un bruit de grêle se fait entendre ; le crépi des murs saute de toutes parts et une rafale de plomb arrose la foule vociférante.

En un clin d'œil, la grande terrasse est évacuée ; les survivants ont sauté dans la cour, les blessés s'y sont laissés tomber et il ne reste sur place qu'une vingtaine de cadavres.

Après une accalmie, pendant laquelle l'*Africain* a décrit dans l'espace un demi-cercle de 200 mètres de rayon, à 100 mètres à peine de hauteur, la gerbe meurtrière s'abat de nouveau, et cette fois sur les fidèles



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

En une seconde, le terrible engin sème la panique et la mort. P. (31, col. 3.)

des bourreaux... Quelques audacieux l'escaladent ; ils vont sauter sur le chemin de ronde, qui est d'un mètre au plus, en contrebais...

Mal en prend au premier d'entre eux. Chouchane, qui a conservé l'épée-baïonnette du fusil de Frisch, en porte un coup terrible au visage de l'indiscret : le misérable, atteint à l'œil, s'écroule au bord de la terrasse, en poussant des cris de douleur qui glacent d'effroi les compagnons de sa téméraire initiative.

L'obscurité est un précieux auxiliaire pour Frisch et sa petite troupe ; le mince croissant de lune qui avait paru à l'Est vient de s'éclipser derrière la Table et les

qui se pressent autour du corps du renégat.

Le redoutable engin, en quelques secondes, sème la panique avec la mort, et une poussée formidable se produit vers la porte de la zaouïa. A ce spectacle, Chouchane est pris d'une inspiration subite : il grimpe sur la terrasse, et, penché sur le bord, il murmure :

— Vite, Seyda, ta main...

Il enlève la jeune fille comme une plume, et lorsqu'elle est auprès de lui :

— Montre-toi ! Ote ton haïk ; appelle !

Et Ourida, debout, agitant son voile, jette ce cri dans la nuit :

— Ya, ha ! Sidi el Lieutenant ! Sidi el Francis !

Sa voix, couverte par le bruit de la mitraille, se perd dans l'espace.

Les bras tendus vers les étoiles, elle apparaît comme une prêtresse des temps antiques, ou comme Salammbô sur la terrasse du palais d'Hamilcar, invoquant Diane au croissant argenté...

Mais voici que le faisceau lumineux de l'Africain, promené en tous sens, vient éclairer la jeune fille, et, aussitôt, la mitrailleuse se tait.

Paul Harzel, qui manœuvre le projecteur, a reconnu la bien-aimée...

Il ne s'explique pas comment elle se trouve à cette place jonchée de cadavres par ses premières décharges... Qu'importe ! Et, au risque de rompre l'équilibre de l'Africain, il se penche vers le pilote, tout entier à son manège de cirque.

— Là, Müller, là ! sur cette terrasse... atterris !

— Tu n'y penses pas, ça fourmille d'Arabes.

— Ils sont morts : Ourida nous fait signe, je la reconnais : son nègre est près d'elle...

— Tu es sûr ?

— Comme de notre existence à tous deux.

— Dans ce cas, je vais accoster face au ravin, pour être prêt à repartir par là. Tiens-toi prêt à tirer.

L'erreur de Müller s'explique : son rôle ne lui a pas permis, dans l'obscurité, où les difficultés de direction ont compliqué singulièrement sa tâche, de se rendre compte des ravages causés par la mitrailleuse.

D'ailleurs, le phare est sans cesse en mouvement, comme l'aéroplane lui-même, dont il fait partie intégrante... C'est un sérieux inconvénient que l'on fera disparaître à bord des aéroplanes de guerre en affectant spécialement un homme à maintenir sur l'objectif le pinceau de lumière.

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT,
(Commandant DRIANT.)

Une Poupée vivante

LA PLUS PETITE FEMME CONTEMPORAINE

Si miss Annie est un tant soit peu philosophe, elle doit se consoler d'être la plus petite femme du monde, puisque ce record, que beaucoup trouveront peu enviable, lui permet cependant de gagner largement sa vie.

Née à Manchester d'une famille très pauvre, elle eût, sans cette particularité physique qui la rendait remarquable, mené la dure existence des ouvrières d'usine. L'une de ses sœurs, qui travaillait dans une fabrique de produits chimiques, n'est-elle pas morte d'un empoisonnement du sang à trente-trois ans ?

A quelque chose malheur est bon. Miss Annie a toujours vécu dans l'aisance grâce à sa taille minuscule. De bonne heure, ses parents la louèrent à un impresario. La fillette apprit à chanter, à danser et à jongler. Elle débuta au cirque ambulancier Singer et fit le tour de l'Europe. Depuis elle a voyagé en Amérique du Sud et aux Etats-Unis.

Un moment, elle fit partie de la troupe lilliputienne du prince Colibri qui s'est fait admirer dans tous les music-halls du monde avec ses poneys nains et ses voitures minuscules.

Miss Annie exécuta ensuite un numéro de concert avec un géant russe dont les 2^m, 26 paraissaient formidables auprès de ses 60 centimètres. A l'Hippodrome de Londres, où elle se fait ap-



Dans les rues de Londres, la petite naine ne craint pas de s'adresser au plus grand policeman.

plaudir en ce moment, cette recordwoman obtient à son entrée un gros succès et voici pourquoi. Entre deux numéros acrobatiques, des garçons en livrée apportent différents accessoires sur la piste : une table, une boîte à chapeaux, une échelle, etc... Le public impatient tourne les yeux du côté de l'entrée des artistes, étonné de ne pas voir arriver la naine annoncée. Mais lentement, le couvercle de la boîte à chapeaux se soulève sur la table et, de cette cachette invraisemblable, émerge au milieu des rires la minuscule figure de cette petite femme de vingt-neuf ans. Seule sur l'immense piste de l'Hippodrome, elle chante d'une voix claire et personne mieux qu'elle ne sait imiter les danseuses réputées.

CYRILLE VALDI.



Tel un bon petit diable sortant d'une boîte à surprise, Miss Annie s'exhibe tous les soirs sur la scène de l'Hippodrome de Londres.



LA PLUS PETITE FEMME CONTEMPORAINE

Très fière de sa taille minuscule qui ne dépasse pas soixante centimètres, cette gentille poupée vivante met un certain orgueil à faire constater qu'elle peut aisément passer sous un cheval de trait.

La FORTS CONTRE FAIBLES Criminalité des Oiseaux

Les oiseaux, à nos yeux, sont de petites créatures inoffensives qui ne sauraient faire du mal à personne. On l'assure, du moins.

Détrompez-vous. Nous avons, en France, des oiseaux qui sont à même de causer les pires dommages, qui ne regarderaient pas à s'attaquer à l'homme et n'hésiteraient pas à lutter sans merci contre leurs semblables, des griffes et du bec.

Prenons pour exemple l'aigle doré : croirait-on que seuls les jeunes agneaux ou les lièvres suffisent à satisfaire sa rapacité?

Oh ! que non pas ! A l'occasion — et celle-ci se présente souvent — l'aigle doré enlève, dans ses serres, de petits enfants...

Le cas s'en est, du reste, présenté, il y a quelques années, aux îles Féroë, qui se trouvent situées au Nord de l'Ecosse : un aigle, après avoir tourné quelque temps dans les airs, fondit sur un pauvre petit enfant que sa mère avait couché à terre, pour qu'il reposât. L'aigle attendit le moment propice, s'abattit tout d'un coup sur l'enfant qu'il saisit de ses serres pour déposer ensuite son lourd fardeau dans son aire.

La mère eut beau crier au secours, nul n'osait s'aventurer à la recherche du pauvre enfant. La malheureuse femme, que sa douleur affolait, partit seule et, s'aidant des mains et des pieds, gravit les pentes escarpées du roc, parvenant enfin jusqu'à l'aire de l'aigle : mais il était trop tard, l'enfant était déjà mort, et l'horrible bête lui avait déjà crevé de son bec les deux yeux...

La douleur de la mère fut telle que les forces lui manquèrent pour redescendre à terre : elle dut attendre jusqu'au soir qu'on vint la chercher, et ce ne fut qu'avec des cordes solides enroulées autour de son corps que cette descente put être exécutée.

On accuse le héron d'être fort mauvais, mais on doit pourtant lui accorder le bénéfice des circonstances atténuantes.

Quand il se bat, il cherche certainement à causer de cruelles blessures, et de son bec vise bien les yeux de son adversaire, mais disons tout de suite qu'il n'attaque jamais, il n'agit qu'en cas de légitime défense.

Le héron, gisant à terre blessé, a une habitude terrible, qui consiste à « faire le mort » ; il simule, puis, soudain, se relève, donnant violemment du bec dans les yeux de la personne qui se baisse sur lui.

Les passereaux, nos francs-moiseaux, inoffensifs comme des pages, causent de grands dommages, au printemps, dans nos vergers ; aussi leur destruction s'impose-t-elle, non seulement pour cette cause, mais parce que dans les parages qu'ils ont coutume de fréquenter d'autres oiseaux du plus beau plumage sont impitoyablement mis à mort par eux, ou tout au moins pourchassés sans merci.

Le « skua » a la réputation d'être un vagabond sans foi ni loi : il n'aime pas à chercher sa nourriture lui-même, mais du haut des airs, il guette la mouette qui vient de plonger ; et dès que celle-ci a saisi quelque poisson dans son bec, il fonce sur elle et lui fait lâcher sa proie, dont il s'empare aussitôt.

En Allemagne, où les cigognes sont excessivement nombreuses, elles ont coutume de se réunir dans un même endroit, au moment de l'époque de la migration.

Or, voici ce dont fut, un jour, témoin un paysan des environs de Strasbourg, alors qu'il surveillait des cigognes ainsi assemblées.

Elles étaient une trentaine, pour le moins, toutes réunies en cercle, et fortement occupées à pousser des cris discordants.

Le cercle, une fois bien formé, au centre se trouvait un de ces grands oiseaux blancs, isolé, tel un coupable. Une autre cigogne, se dressant sur ses longues pattes, se prit à battre des ailes, et, tandis que les autres gardaient le silence, elle jaccassa quelques instants, comme un avocat général prononçant un réquisitoire...

Elle se tut enfin, et, presque aussitôt, d'un commun accord, les autres cigognes à coups de bec frappèrent l'accusée qui fut bientôt mise à mort. De quoi était-elle coupable ? Nous l'ignorons. Mais il est bien évident que c'était là une exécution capitale, qui fut rapidement suivie de l'envolée de ces oiseaux.

On assure que ces cours de justice se tiennent également chez les corneilles et parmi les hérons, et comme tous ces oiseaux sont déprédateurs, il faut bien admettre que les bandits aussi savent se faire justice...

ALFRED DUCASSE.

AVANT LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE La Monnaie en Chine

Depuis déjà deux ans la Chine essayait de transformer son système monétaire et elle venait avant les récents événements de frapper et de mettre en circulation des pièces d'argent d'une piastre (2 fr. 25) de cinquante cents (la piastre valant cent cents), de vingt cents, dix cents et cinq cents. Déjà plusieurs vice-rois avaient essayé chacun dans sa province, depuis une quinzaine d'années, de frapper des monnaies genre européen mais elles étaient toutes différentes et n'étaient reçues que dans la province d'où elles sortaient. Il faut donc espérer que d'ici quelques années l'empire chinois aura une monnaie unique et faille sur le modèle des monnaies de tous les États civilisés.

L'ancien système monétaire, actuellement encore en vigueur, est, en effet, fort gênant. La seule monnaie courante est la sapèque, petite pièce de cuivre, percée d'un trou, afin de pouvoir l'enfiler dans une ficelle. Mille de ces pièces font un « tiao », mot que nous avons traduit en français par « ligature » et qui vaut entre 2 fr. 25 et 2 fr. 30 suivant la valeur marchande de l'argent. Car il y a l'argent, mais non monnayé. Il est fondu en petits sabots du poids de cinq, dix, vingt, trente « taels » ou à peu près ; le tael est la seizième partie de la livre chinoise ou « kin », qui vaut 600 grammes ; c'est une monnaie fictive ; on ne la trouve que dans les banques ou dans presque toutes les maisons de commerce.

Quand un négociant a un fort versement à faire, il le fait en taels qu'il pèse et dont il coupe des morceaux s'ils pèsent plus que la somme due. Quand il circule pour ses affaires, le commerçant chinois emporte une certaine provision de taels d'argent et se munit d'une petite balance romaine ; quand il n'a plus de sapèques pour payer l'hôtelier, les porteurs, etc., il coupe sur le tael une certaine quantité d'argent qu'il pèse et va la porter à une banque qui lui donne la valeur en sapèques. J'ai moi-même procédé de cette façon dans mes voyages en Chine et c'est fort ennuyeux : mais la sapèque seule est monnaie courante.

Joseph DAUTREMER.

LES GRANDES AVENTURES Capitaine

Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par
Louis BOUSSENARD

Troisième Partie. — Vive la France !

CHAPITRE IX (Suite.)

On entend un tumulte, des cris, des protestations. Les soldats refoulent les Indiens, les léperos, toute la tourbe qui a envahi le prétoire.

Le silence se réablit.

« Parlez ! » di Carbajal en étendant le bras vers Vif-Argent.

Celui-ci fait deux pas en avant :

« Oui, je parlerai et dussé-je m'exposer aux pires tortures auxquelles toi, Carbajal, tu es expert, je dirai la vérité, toute la vérité... »

« Tu nous traites de criminels, d'assassins.

« Est-ce que d'aventure c'est nous qui, comme tu le fis à Gaedaloan, avons enfermé dans une maison dix mères avec leurs enfants et avons mis le feu, en repoussant à coups de baïonnette ceux qui cherchaient à s'évader... »

« Non, celui qui a fait cela, c'est toi, Carbajal !... »

Carbajal se dresse sur son siège, crie, gesticule, tempête...

Vif-Argent continue :

« Est-ce nous qui avons broyé le crâne des Indiens à coups de pierre, est-ce nous qui avons coupé les pieds et les mains de malheureux innocents en les jetant ensuite sur la route, où ils ont pantelé dans une lente agonie?... »

— Tais-toi !... »

Les Azoguyos se sont serrés autour de leur chef, prêts à le défendre contre les brutalités imminentes.

Vif-Argent déploie sa haute taille. Sa voix a des échos de tonnerre.

« Et tu t'intitules patriote... sais-tu ce que c'est que la patrie, Carbajal ? Pour être digne de se réclamer d'elle, il faut d'abord la respecter, et non la déshonorer par les férocités monstrueuses que toi et les tiens commettent en son nom... »

« On ne défend pas sa mère, en torturant, en assassinant les mères des adversaires... les mains des patriotes doivent être pures de crimes... Regarde les tiennes, Carbajal, elles sont dégouttantes de sang innocent !... »

Carbajal suffoque de rage. Mais, malgré lui, il se sent dominé, dompté par l'attitude par le langage de cet homme...

« Tu parles de tribunaux ! répond Vif-Argent, dont la voix vibrante retentit jusqu'aux extrémités de la vaste enceinte, toi et les hommes qui siègent avec toi se disent des juges... »

« Je vous récusé tous !... Des honnêtes »